



CENTRE-VILLE

Le cours Cambronne, histoire d'une promenade

Successivement dénommé Henri IV, Napoléon, Impérial, de la République, le Cours Cambronne fut tout à la fois un objet de spéculations urbanistiques, un lieu de distraction, un abri pour les commerçants délogés par la guerre. Promenade historique autour d'un site aujourd'hui un peu délaissé.

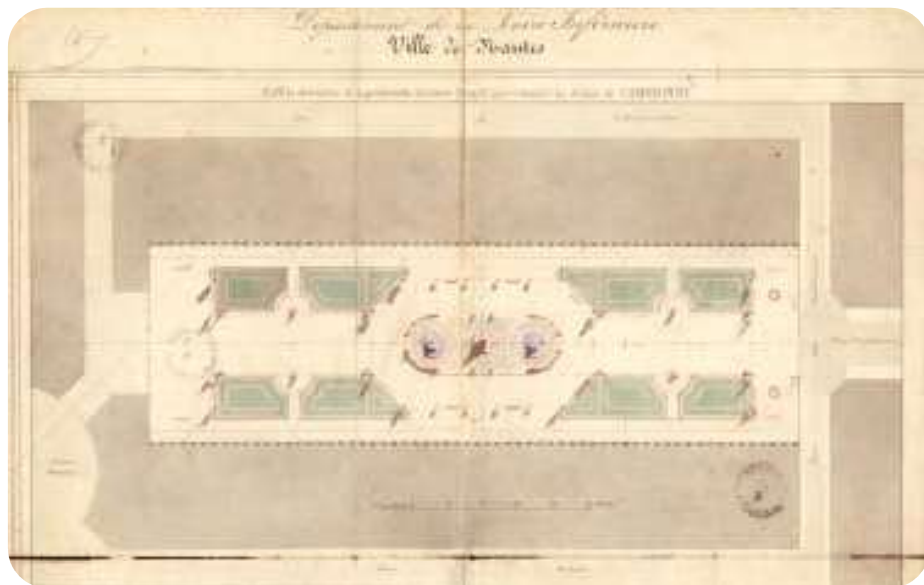


Vers 1750 et après, le futur quartier Graslin présente une physionomie toute différente de celle qu'on lui connaît aujourd'hui : des prés, des jardins, des terrains vagues, des jeux de boules, des toits à vaches. Mais la ténacité et le sens des affaires du Receveur général des fermes, Jean-Joseph-Louis Graslin, va transformer ce qui n'est encore qu'un faubourg aux allures disparates en véritable quartier neuf. L'endroit est proche de l'activité portuaire, alors florissante. Nantes

connaît une pénurie de logements liée à son expansion économique qui en fait l'une des plus grandes puissances de la France d'Ancien régime. La ville attire ruraux et marchands étrangers. Il faut également songer à loger les négociants de retour des îles. Le trafic d'esclaves est alors une activité reconnue et les négociants sont une population financièrement plus séduisante que les employés du port. Plus généralement, la ville doit trouver des extensions propres à accompagner son développement.

Négociations serrées. En 1779, Graslin est parvenu à acquérir trois tenues et propriétés, un lot de maisons, de remises et baraques, soit l'équivalent de 403 272 pieds d'un seul tenant mais sans communication directe avec les voies principales.

Plan de distribution de la promenade du cours Henry IV pour recevoir la statue de Cambronne (1845).



Son projet prévoit le tracé d'une place, l'élévation d'un théâtre et d'une bourse, l'ancienne étant fermée depuis 1768. Tout cela suppose de percer de nouvelles voies. D'où la nécessité d'acquérir du terrain sur la propriété des Révérends Pères Capucins de la Fosse (situé à l'emplacement des actuelles rues Piron, Gresset, des Cadeniers et de l'Héronnière). Au départ, il s'agit simplement d'un échange entre les religieux et le sieur Graslin. Mais les relations vont vite s'envenimer car Graslin est pressé d'aboutir. Il propose les terrains à la vente sans l'autorisation de la congrégation, arguant du fait qu'"il serait ridicule que leurs modestes maisons se trouvassent en face de l'hôtel fastueux des plaisirs mondains." Dès 1785, Graslin avance l'idée d'une promenade publique. Soucieux de ne pas faire baisser les prix en mettant en vente l'intégralité du terrain tel quel, Graslin trouve là une solution qui finira par être adoptée. Mais avant cela, il s'oppose vivement à Mathurin Crucy, l'architecte voyer qui le considère comme un "bâtitteur intrigant traînant après lui une séquelle de spéculateurs vulgaires." Il faudra donc attendre 1791 et la grande réforme ecclésiastique de la Constituante pour que ce qui reste de

l'enclos des Capucins soit déclaré bien national. Dès lors, la municipalité l'acquiert de droit pour "la création d'une promenade publique et le lotissement des terrains en bordure." Graslin est mort depuis deux ans.

Côté cours et côté rue. Les seize parcelles qui constituent les terrains à bâtir autour du Cours sont adjudgées entre 1791 et 1792 à vingt-six acquéreurs avec obligation de construire dans les trois ans, mais Révolution et crise économique obligent, le premier immeuble ne sort de terre qu'en 1806 et, en 1859, il reste encore un lot non construit. Crucy impose aux bâtisseurs un programme très strict, sans doute inspiré de celui du Palais-Royal à Paris. "Du côté de la promenade, les hôtels auront leur rez-de-chaussée de quatorze pieds d'élévation, sous soliveaux, leur premier étage de douze pieds et leur deuxième de onze pieds aussi sous soliveaux et point de mansardes." Résultat : 63 travées répétées à l'identique sur une façade de 179 mètres. Entre les travées, des pilastres monumentaux d'ordre ionique (style d'architecture grecque). Ce qui n'empêche pas certains acquéreurs de faire montre d'originalité, ↻

Cambronne et sa statue

Né en 1770, Pierre Jacques Étienne Cambronne est issu d'une famille de négociants en bois et draps. Élève du collège des Oratoriens de Nantes, il est initié à la loge Saint-Germain à l'âge de 18 ans. Puis il démarre une brillante carrière militaire aux côtés de Bonaparte. Il participe aux batailles d'Ulm, Austerlitz, Iéna, Wagram et Waterloo, où il est blessé et fait prisonnier. C'est à cette occasion qu'on lui prête ce mot célèbre, "la garde meurt mais ne se rend pas" ou, pire, le mot qui porte désormais son nom mais dont on ne saura jamais s'il le prononça alors en cette occasion historique. Son héroïsme légendaire lui vaut toutes les gloires : grand-officier de la légion d'honneur, baron d'Empire, vicomte. Ensuite, il partage son existence entre la rue Jean-Jacques Rousseau et Saint-Sébastien, dans la maison familiale de la Treille (l'actuel presbytère) ou la propriété de son épouse écossaise, Mary Osburn, domaine de la Baugerie. Il s'éteint à Nantes le 29 janvier 1842. Huit jours après, la municipalité décide de lui ériger un monument. Il faudra cinq ans pour décider de son emplacement. La statue, réalisée par Jean Debay, est finalement inaugurée en grande pompe le 23 juillet 1848, alors que la France est redevenue républicaine. L'appellation actuelle du Cours ne sera entérinée que le 30 novembre 1936.



→ côté rue. Ainsi, au 8, rue de l'Héronnière, l'hôtel qualifié communément d'"hôtel des cariatides", construit par l'architecte François-Léonard Séheult (prononcez Suette), de retour d'Italie, mélange de style antique, Empire et Louis XVI.

À cette époque, les projets vont bon train pour l'édification d'un bâtiment public à l'extrémité occidentale du Cours. Au projet de bourse de Graslin succèdent un projet d'hôtel des monnaies, de palais du souverain (1817), de musée de peinture et sculpture (1824), d'hôtel de préfecture (1831), de musée d'histoire naturelle, de palais de justice (1837). C'est en 1840 que la municipalité décide de percer une rue (Maurice-Sibille, anciennement rue Cambronne) plutôt que de clore le Cours par un bâtiment, mais il faudra attendre 1945 et le plan de reconstruction et d'aménagement pour que la promenade soit reliée à la Loire. Selon le cahier des charges établi par Crucy, la Ville s'est engagée à planter des arbres. En 1812, 80 ormeaux à larges feuilles, en provenance de Saint-Georges-sur-Loire viennent agrémenter le Cours. Des arbres à haute futaie qui seront délogés en 1847, suite à une pétition des riverains datée de 1835, motivée par une trop grande proximité avec les façades et une humidité permanente "qui nuit aux propriétés et qui en a chassé les petits enfants de nos principales familles." Plus tard, on se plaindra de l'aspect aride et venté de la promenade privée de ses grands arbres...

Tout au long du XIX^e siècle et plus tard, le cours Cambronne est animé de festivités diverses : banquet de 4 840 couverts en 1831, pour l'anniversaire des Trois Glorieuses, concerts du lundi donnés par la musique du 72^e régiment

La façade du cours entamée par les bombardements de 1943.



Les baraquements abritaient les commerçants délogés par la guerre.

d'Infanterie, tournoi à l'occasion de l'Exposition nationale accueillie à Nantes en 1861, exposition d'horticulture en 1889, fêtes de nuit du mardi-gras et de la mi-carême dans les années 1920, concerts publics de la Cigale et de la Philhar.

La guerre et ses aléas. Derrière ses grilles, la promenade est jalousement protégée par des riverains qui ne manquent

pas de protester auprès des autorités lorsqu'un événement vient en perturber la tranquillité. Ainsi, lors de la reconstruction d'après-guerre, se plaignent-ils des chantiers de taille de pierre et de l'installation de baraquements destinés à reloger provisoirement les commerçants des rues voisines bombardées. Régis d'Espinay habite un appartement donnant sur le cours, une propriété acquise par ses ancêtres. Lors des bombardements de 1943, ce sont ses grands-parents qui occupent les lieux. À cause de la guerre, ils n'y viennent qu'occasionnellement. "Pendant la guerre, les caves voûtées servaient d'abris. L'immeuble voisin a été complètement détruit par les bombes, à l'exception de la façade. J'avais quatre ans à l'époque, on me l'a raconté. Plus tard, je me souviens de l'animation, des gens qui venaient faire leurs courses dans les boutiques provisoires construites sur le Cours. On avait relogé là des quincailliers, des marchands de tissu ou d'alimentation de la rue Crébillon. On y faisait du patin à roulettes, des parties de foot..."

ARMELLE DE VALON



Régis d'Espinay, riverain du cours Cambronne.

Sources :

Archives municipales de Nantes.

"Le cours Cambronne, entre utopie et réalité", par Pauline Brost, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art et archéologie, sous la direction de M^{me} Rousteau-Chambon, année 2002-2003.

"Le cours Cambronne, spéculation et urbanisme" par Claude Cosneau, bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique, année 1978, tome 115.

"Évocation du vieux Nantes", par Henri de Berranger, éditions de Minuit, 1966.

